

Rôle du langage dans le développement du style cognitif

Claude Laflamme

Volume 4, numéro 3, automne 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/900088ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/900088ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, C. (1978). Rôle du langage dans le développement du style cognitif. *Revue des sciences de l'éducation*, 4(3), 403–424. <https://doi.org/10.7202/900088ar>

Résumé de l'article

Cet article tente une synthèse du rôle du langage dans le développement de la pensée, et plus particulièrement, du style cognitif. En effet, par l'intermédiaire d'une analyse épistémologique, l'auteur étudie la relation entre le langage et la pensée à travers différents courants de pensée. Passant en revue les courants « idéaliste » et « réaliste », il en arrive à la conclusion que seule l'approche matérialiste de la relation langage-style cognitif permet de cerner la complexité de ces deux variables et de leur relation. À partir des pratiques sociales des individus, le langage devient une variable intermédiaire dans le développement du style cognitif.

Rôle du langage dans le développement du style cognitif

Claude Laflamme *

RÉSUMÉ

Cet article tente une synthèse du rôle du langage dans le développement de la pensée, et plus particulièrement, du style cognitif. En effet, par l'intermédiaire d'une analyse épistémologique, l'auteur étudie la relation entre le langage et la pensée à travers différents courants de pensée. Passant en revue les courants « idéaliste » et « réaliste », il en arrive à la conclusion que seule l'approche matérialiste de la relation langage-style cognitif permet de cerner la complexité de ces deux variables et de leur relation. À partir des pratiques sociales des individus, le langage devient une variable intermédiaire dans le développement du style cognitif.

Depuis plusieurs siècles déjà, l'étude et l'analyse de la relation entre le langage et la pensée ont suscité une abondante littérature. Les grandes questions qu'on se posait paraissent encore d'actualité. Plus particulièrement lorsqu'elles sont posées dans un cadre différent, c'est-à-dire à l'intérieur de la lutte des classes des sociétés capitalistes. Le présent texte tentera de répondre à une série de questions qui, situées dans la perspective du matérialisme dialectique, bien souvent ne sont pas nouvelles. Ainsi, la manière dont l'homme perçoit le monde est-elle indépendante du système linguistique dans lequel il pense et, plus précisément, de la manière dont il utilise ce système ? La manière de percevoir la structure de la réalité est-elle indépendante du système linguistique ? Autrement dit, quelle place occupe la praxis dans la relation entre le système linguistique et la structuration de la réalité environnante ? Si l'hypothèse de l'indépendance s'avérait

* Laflamme, Claude : professeur, Université de Sherbrooke.

exacte, n'est-ce pas commettre l'erreur du matérialisme naïf qui a tendance à se rattacher à la théorie du reflet ? Si, au contraire, on admet que le système linguistique influence et détermine le mode de perception du monde, comment démontrer l'existence d'une forme unique de relation entre le système linguistique et la manière de penser ? Si le système linguistique influence la perception, et par conséquent, la manière de penser, ceci n'implique-t-il pas que les différents systèmes linguistiques donnent lieu à différents styles cognitifs ? Le système linguistique ne serait-il qu'une variable intermédiaire entre le style cognitif et la perception de la réalité.

Lorsque dans ce texte il sera question du style cognitif il faut comprendre que ce concept fait référence à la stratégie préférentielle que la personne sociale actualise en interaction avec un ou des stimuli de l'environnement (Laflamme et Tardif, 1978). Plus précisément, celui-ci se décompose en trois entités : appréhension, intériorisation et actualisation. Elles correspondent à trois mouvements dynamiques qui consistent à appréhender la réalité, à l'intérioriser ou non et à produire une réponse. L'actualisation n'est pas une entité indispensable ; elle peut ne pas se manifester ou encore, elle peut se manifester immédiatement ou d'une façon lointaine. De plus, chaque entité identifiée se divise en différentes parties.

L'analyse de la littérature philosophique et scientifique sur ce sujet nous met en présence de deux grandes tendances qui considèrent le système linguistique d'une nation : ou bien d'une façon « idéaliste », c'est-à-dire comme un élément déterminant la forme de pensée des individus, ou bien d'une façon « réaliste » comme le reflet de la réalité physique et sociale. Mais le système linguistique ne peut-il être qu'un reflet ou un produit ? S'il est un produit social, n'a-t-il pas une fonction active dans le façonnement du comportement cognitif des individus ? En fonction de cette hypothèse, les différentes formes d'utilisation d'un système linguistique, qui traduiraient les pratiques en usage dans les différentes classes sociales, n'influencent-elles pas le comportement cognitif des hommes qui les utilisent ? La sociolinguistique, dans la mesure où elle s'intéresse, entre autres, aux conditions sociales internes et externes d'apparition et de développement du système linguistique dans ses différentes formes, peut apporter un éclairage particulier sur la relation entre le langage et la pensée.

I — LA CONCEPTION « IDÉALISTE » DE LA RELATION LANGAGE-PENSÉE

Dans le but de cerner cette conception de la relation langage-pensée, il paraît utile de faire une brève analyse critique des grands théoriciens comme Herder, Von Humboldt, Cassirer, Sapir et Worf. Ces auteurs apparaissent comme les précurseurs d'une grande tendance encore présente d'ailleurs, en philosophie et en linguistique. À première vue, ces auteurs ont au moins en commun de prétendre à divers niveaux que le système linguistique partagé par les membres d'une même nation, détermine dans une large mesure leur « vision du monde ». À ce titre, ils soutiennent que tout système linguistique contient implicitement en lui-même une structuration de la réalité qui détermine

un mode de perception et de conception de celle-ci. Et c'est dans ce sens que le système linguistique d'une nation crée et impose une image de la réalité. Autrement dit, il est l'outil indispensable de l'organisation du désordre primaire qu'est la réalité en elle-même. En imposant à l'esprit une manière définie d'agencer les éléments de ce chaos, le système linguistique détermine ce qui doit être traité comme une chose, un événement, une norme, une valeur, un symbole, etc., et partant, impose une vision organisée du monde.

Herder a été l'un des précurseurs de la thèse énonçant la primauté du langage sur la pensée, dans le sens où la langue nationale façonne la vision du monde des membres de cette nation. Cependant, comme le souligne Schaff (1969), les pensées de cet auteur qui sut faire ressortir l'importance majeure du langage dans la démarche cognitive sont encore méconnues, même après plus d'un siècle et demi. Et pourtant, aujourd'hui, nombre d'idées qui se prétendent les plus modernes proviennent en droite ligne de ce qu'écrivait cet auteur en 1757. Évidemment, les idées de Herder ne sont pas exprimées dans une perspective de système linguistique en relation avec le développement du style cognitif, mais plutôt en des termes du type : « à quel degré la langue des Allemands est-elle en harmonie avec leur manière de penser ? » Mais le contenu de la discussion reste sensiblement le même. De plus, il est intéressant de constater que des traditions théoriques aussi différentes que la philosophie néo-positiviste et l'ethnolinguistique contemporaine aboutissent à des hypothèses pas très éloignées des idées de Herder.

En résumé, l'idée herdérienne qui nous intéresse plus particulièrement est celle qui présente la langue comme le lieu privilégié de l'accumulation des expériences passées d'un peuple. Et c'est précisément par l'intermédiaire de cette langue que la jeune génération apprend l'histoire et la culture en usage dans la société. Ainsi, la langue forme la pensée par les limites qu'elle impose, c'est-à-dire par l'utilisation des concepts qu'elle privilégie. Il n'est donc possible de penser que par et dans une langue. Les continuateurs de la pensée de Herder reprendront des idées similaires pour les situer dans le contexte de ce que Schaff (1969) appelle « l'esprit de la nation ».

Les disciples donnèrent une interprétation « idéaliste-objective » de la position de Herder. Von Humboldt a eu beaucoup plus d'influence sur l'orientation de la linguistique. Mais l'idée force qu'il a développée était déjà présente dans l'approche de Herder. Ainsi, la démonstration de la relation entre le système linguistique et la manière de penser des membres d'une communauté qui partagent ce système, prend incontestablement son origine chez Herder.

Dans la perspective de Von Humboldt, l'homme donne naissance au langage à cause d'une nécessité interne, c'est-à-dire qu'un peuple pense comme il parle et parle comme il pense. S'il pense et parle ainsi, c'est à cause des dispositions corporelles et spirituelles des individus. Cet auteur prétendra qu'à partir de la présence de l'une, on peut inférer la présence et le développement de l'autre. La langue devient la manifestation extérieure de la pensée. L'idée innéiste du langage et de la pensée a traversé le

temps puisque encore aujourd'hui, nombre de psychologues et de sociologues l'ont reprise à leur compte et prétendent que l'intelligence et la réussite scolaire et professionnelle dépendent dans une très large mesure, des capacités innées des individus. Les institutions sociales et le système économique permettent, selon les tenants de cette position, à qui le veut, de réussir puisque les moyens sont disponibles à tous. Par contre, d'autres soutiennent avec plus de nuances que nombre de caractéristiques sont inhérentes aux individus, le contexte environnant ne faisant que favoriser leur développement. Le langage ne serait, à ce titre, que le reflet des caractéristiques intellectuelles des individus.

Von Humboldt soutient de plus que la langue est, non seulement un moyen pour décrire et expliquer la réalité, mais aussi un guide indispensable pour la découvrir. Face à la réalité, et plus particulièrement devant des phénomènes nouveaux, la langue permet de les appréhender et de les intérioriser en fonction de sa structure propre. Ainsi, la diversité des langues à travers le monde n'implique pas seulement des sons et des signes différents, mais aussi des visions différentes du monde. Une telle approche de la relation langage-pensée a donné naissance à plusieurs recherches qui avaient pour but de tenter de démontrer un certain fond commun ou des structures profondes communes qui permettraient de justifier une vision assez semblable du monde. Ces recherches nuancent par leurs résultats les affirmations de Humboldt.

Par ailleurs, différents courants de pensée se sont développés à l'intérieur de l'approche qui soutient que le langage crée l'image de la réalité. Ces courants néo-positiviste, conventionnaliste, néo-kantiste s'entendent tous pour rejeter la thèse stipulant que la vision du monde est le reflet d'un ordre de choses indépendantes des pratiques des individus. Même si ces différents courants partent de prémisses différentes, ils arrivent tous à la même conclusion.

Cassirer, entre autres, reprendra certains arguments de Kant selon lesquels la connaissance est principalement une construction de l'esprit qui, par la capacité de synthèse de l'esprit pensant, s'approprie l'objet à partir de la perception et des définitions qui lui sont attribuées. Toutefois, Cassirer se départagera de son « maître à penser » qui, tout en considérant la connaissance comme une construction de l'esprit, reconnaissait l'existence du monde des objets en soi. Les néo-kantiens ont voulu faire disparaître ce qui leur apparaissait une contradiction à l'intérieur de la pensée de Kant. Alors, les continuateurs rejettent la thèse de la connaissance comme reflet du monde des objets et argumentent, au contraire, que c'est la connaissance qui crée le monde des objets. La langue devient donc une énergie idéale spécifique qui crée a priori l'image de la réalité. Cette manière de concevoir la langue rapproche et éloigne Cassirer de Kant et de Humboldt. Ce qui l'éloigne de celui-ci se situe plus précisément au niveau de l'objet en soi. Sur ce point, Humboldt est plus près des positions de Kant car il admet l'existence des objets et situe le langage en tant qu'intermédiaire entre la connaissance et le monde des objets. Tandis que pour Cassirer, le langage n'est pas un intermédiaire, puisque la nécessité d'une médiation disparaît. Le langage devient l'élément créateur de l'appréhension des objets situés dans la conscience.

En maintenant cette position, Cassirer n'est pas très loin des conventionnalistes qui prétendent que l'appréhension la plus simple doit être délimitée par l'existence de normes qui canalisent l'attention sur ce qui doit être retenu des objets. L'expérience antérieure pourrait jouer ce rôle, mais elle ne permet aucun jugement articulé. Elle oblige certes à reconnaître et à admettre certains jugements imposés par un cadre conceptuel donné, mais si l'individu change de cadre, malgré ses expériences antérieures, il peut s'abstenir d'admettre ces jugements. On peut se demander (et nous reviendrons sur cette idée) comment l'individu peut faire abstraction dans son appréhension de la réalité de ses expériences antérieures quand, bien souvent, il n'est pas conscient que celles-ci l'influencent et même le déterminent continuellement. En effet, c'est à travers sa pratique quotidienne qu'il appréhende la réalité et la langue n'est, à bien des égards, qu'une résultante de la pratique.

Sapir (1931, 1958, 1968) permet dans une certaine mesure de faire intervenir les pratiques des individus dans la formation du langage et des manières de penser. En effet, puisque tout en admettant que la langue façonne la réalité, il soutient qu'elle est socialement formée. La langue, pour lui, est l'organisatrice des expériences des individus et façonne la réalité sociale. En reformulant sa pensée d'une façon très concise, on pourrait dire que chaque langue contient une vision particulière du monde. Toutefois, il tempère l'option des humboldtistes en soutenant que la langue naît et se développe à l'intérieur d'un milieu social et partant, contient des éléments provenant de la pratique des individus.

L'influence que perçoit Sapir de l'environnement sur le langage, passe par l'intermédiaire de l'environnement physique déterminé par les facteurs sociaux :

« Autrement dit, en ce qui concerne le langage, toute influence de l'environnement se réduit en dernière analyse à l'influence de l'environnement social. Cependant, il est commode de bien distinguer de telles influences sociales, en tant qu'elles procèdent plus ou moins directement de l'environnement physique et celles qu'on ne peut pas mettre en relation avec lui aisément. C'est le vocabulaire d'une langue qui reflète le plus clairement l'environnement physique et social de ceux qui la parlent. » (Sapir, 1968, p. 75)

Cette reconnaissance du rôle de l'environnement social sur le développement d'une langue fait ressortir, entre autres, que Sapir évitait les généralisations hâtives, puisque même s'il admet que la langue détermine la manière de penser, il s'inscrit en faux contre certains courants de pensée de son époque qui, comme Levy-Bruhl, soutenaient que la pensée pré-logique était incapable de développer des formes supérieures d'abstraction. Si ces formes de pensée n'apparaissent pas dans les sociétés primitives, c'est dû au fait qu'elles n'en ont pas besoin dans leurs pratiques quotidiennes.

Par ailleurs, cet auteur soutiendra que le langage est un guide de la réalité puisqu'il conditionne puissamment la pensée sur les problèmes et les processus sociaux.

Les êtres humains ne vivent pas seulement dans le monde des objets et des activités sociales, ils sont soumis à la langue particulière de leur société. Cette langue n'est pas uniquement un moyen de communication entre les hommes dans le but de résoudre des problèmes particuliers, elle est aussi un moyen de percevoir le monde. Puisqu'il n'existe pas deux langues suffisamment similaires pour que l'on puisse les considérer comme représentant la même réalité sociale et que les mondes dans lesquels vivent les différentes sociétés sont distincts, la perception est, dans une large mesure, fondée sur les habitudes linguistiques des individus qui la composent. Ainsi, les individus entendent et pensent en fonction des habitudes linguistiques de leur communauté puisqu'elles influencent ce qui doit être perçu et la manière de l'interpréter.

À première vue, une telle conception du langage classe Sapir au même titre que Huder, Humboldt et Cassirer, parmi les concepteurs idéalistes du langage, car celui-ci devient l'élément majeur de la perception du monde et de la manière de penser des individus qui composent la société. Mais, lorsqu'est pris en considération l'ensemble de la pensée de cet auteur on constate que le langage « est avant tout un produit social et culturel et il doit être compris comme tel » (1968, p. 140). Cependant, ce n'est pas l'ensemble de la langue qui est un produit social et culturel, mais plus particulièrement le vocabulaire : « mis à part le reflet de l'environnement dans le vocabulaire, il n'y a rien dans le langage lui-même qu'on puisse montrer être en relation directe avec l'environnement (...) il faut en déduire que l'évolution culturelle et l'évolution linguistique ne sont pas parallèles et par conséquent ne tendent pas à être en relation étroitement causale » (1968, p. 100).

La théorie de Sapir se cristallise autour des deux grands points suivants : 1° principalement au niveau du vocabulaire, le langage est un produit social et le système linguistique influence puissamment la manière de penser des individus qui le partagent ; 2° comme il n'y a pas un système linguistique commun à tous les hommes, il y a des manières différentes d'appréhender la réalité.

En définitive, Sapir affirma avec force l'influence de l'environnement sur la formation d'une langue. Par cette prise de position, il apparaît moins idéaliste que les précédents et semble se situer davantage dans une perspective dialectique parce que la langue n'est pas perçue uniquement comme une force formatrice de la pensée. Mais, la langue demeure, malgré son développement à l'intérieur de l'environnement socio-culturel, un puissant déterminant de la pensée, car la découverte et l'appréhension du monde des objets et des rapports sociaux se font, non pas à partir des pratiques des individus mais bien plutôt, grâce à l'action du système linguistique qui les impose par le vocabulaire. Dans la forme de sa dialectique la thèse du langage est nettement plus forte que l'antithèse de l'environnement socio-culturel, de telle sorte que la synthèse au niveau de la pensée reflète la force de la thèse.

D'autre part, Whorf, disciple de Sapir, en développa la pensée et la radicalisa. Cette radicalisation ramènera la problématique de la relation langage-pensée dans le

sillon de l'idéalisme plus orthodoxe. Nulle part, dans l'œuvre de Sapir, on ne peut constater, d'une manière radicale, que l'appréhension de la réalité se fait exclusivement à partir des conventions imposées par le système linguistique. En parlant du langage et de son lien dialectique avec l'environnement socio-culturel, Sapir pensait surtout à l'influence lexicale. Et pourtant, Whorf rejette cette réserve et identifie le système linguistique à la grammaire comme élément déterminant de la manière de penser :

« On s'aperçut que l'infrastructure linguistique (autrement dit, la grammaire) de chaque langue ne constituait pas seulement « l'instrument » permettant d'exprimer des idées, mais qu'elle en déterminait bien plutôt la forme, qu'elle orientait et guidait l'activité mentale de l'individu, traçant le cadre dans lequel s'inscrivaient ses analyses, ses impressions, sa synthèse de tout ce que son esprit avait enregistré. » (Whorf, 1956, p. 129)

Cet auteur cristallisa sa théorie dans le principe de la *relativité linguistique* où le système linguistique joue le rôle moteur dans l'appréhension de la réalité. En effet, ce système, par les conventions qu'il édicte, devient le moyen par lequel l'esprit met de l'ordre dans le « flux kaléidoscopique d'impression » que la réalité présente à l'observateur. Partant de là, le système linguistique permet de découper, d'agencer et d'organiser la réalité environnante : « Il s'agit bien entendu d'une convention non formulée, de caractère implicite, *mais elle constitue une obligation absolue* » (1956, p. 130). Cependant, cette convention est relative dans la mesure où tous les observateurs de la réalité n'aboutissent pas à une même image de l'univers parce que leurs fonds linguistiques ne sont pas les mêmes. Si les Américains, les Français, les Anglais, les Italiens, les Allemands, etc., ont une appréhension relativement semblable à la réalité, c'est à cause du fond linguistique identique provenant du latin et du grec, commun à toutes ces langues qui ne sont, à toute fin pratique, que des dialectes indo-européens.

Comme la pensée est l'une des activités humaines les plus complexes, Whorf prétend que l'étude du langage permet de la délimiter et de cerner son fonctionnement. Un être humain parle et pense en fonction de la structuration de son système linguistique puisque chaque système linguistique est un vaste système de structures différant des autres « dans lequel il existe un ordonnancement culturel des formes et des catégories qui, non seulement permet à l'individu de communiquer, mais également analyse le réel, remarque ou néglige des types de relations et de phénomènes, canalise son raisonnement et jalonne peu à peu le champ de sa conscience » (1956, pp. 192-193).

Ce relativisme linguistique se rapproche assez fortement du conventionnalisme par la norme édictée qui sert d'outil ou de moyen d'appréhender et d'organiser le monde des objets. Ce thème, quoique implicitement présent dans la théorie de Sapir, pousse peut-être plus loin encore l'influence du système linguistique sur la manière de penser des individus et rejoint, dans une certaine mesure, les premiers auteurs étudiés (Herder, Humboldt et Cassirer). À ce titre, l'hypothèse de Whorf rejoint le courant idéaliste par l'absence du rôle des pratiques des individus dans le développement de la langue

et la manière de penser de ceux-ci. Si Sapir, en ethnolinguiste, avait réintroduit l'importance de l'environnement socio-culturel dans la langue et la manière de penser, Whorf, son disciple, l'a de nouveau évacuée pour revenir à une conception plus traditionaliste et idéaliste. Cependant, d'autres auteurs, comme Clyde Kluckhohn (1947), ont repris la démarche de Sapir dans une perspective plus fidèle à son orientation originale. Kluckhohn souligne en effet qu'un système linguistique est plus qu'un instrument de communication des idées entre les individus, c'est aussi une façon de classer et d'organiser le monde des objets. Mais la façon d'appréhender la réalité, l'environnement, est fortement conditionnée par l'histoire et l'état psychologique des individus. Cette idée le rapproche davantage de la ligne de pensée de Sapir que de celle de Whorf où le système linguistique est la variable primordiale. Tout comme Sapir, Kluckhohn présente les habitudes linguistiques comme un élément majeur de l'appréhension :

« La langue établit ces classes à travers les types d'objets, de processus ou qualités auxquels on donne une importance dans le vocabulaire et également, même si c'est plus subtil, à travers les types de différenciation ou d'activité qui sont distingués par les formes grammaticales (...). Chaque langue a un effet sur ce que voient ceux qui l'emploient, sur ce qu'ils sentent, sur la façon dont ils pensent, sur ce dont ils parlent ». (p. 197)

Cette citation rappelle les deux grandes dimensions de la théorie de Sapir où l'une des deux, le système linguistique, semble prendre le dessus sur l'autre et déterminer la manière de penser des individus.

En résumé, les grandes critiques de Schaff (1969) à l'endroit de ce qu'il appelle l'hypothèse de Sapir-Whorf, sont les suivantes : premièrement, les catégories à partir desquelles est formulée l'hypothèse sont ambiguës et mal circonscrites ; deuxièmement, le principe qui la sous-tend est idéaliste car le système linguistique n'est pas la variable principale dans l'organisation de la connaissance (nous reviendrons dans la troisième partie sur ce sujet) ; troisièmement, le relativisme linguistique conduit à la conclusion de l'intraduisibilité des différentes langues de l'une à l'autre. Enfin, ajoutons que le courant idéaliste de la relation système linguistique-manière de penser s'inscrit dans une vision abstraite qui ne repose sur aucun élément des rapports sociaux de production. L'acte de penser est un acte individuel qui s'inscrit à la communauté humaine et partant, il est un phénomène social. De même, non seulement le langage assume une fonction sociale en tant qu'instrument intersubjectif, mais encore est un outil indispensable de pensée des individus parce qu'en général tout individu pense toujours à l'intérieur d'un système linguistique, qu'il soit verbal ou symbolique. Comme le souligne Marx dans *l'Idéologie allemande* : « le langage est la conscience réelle pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi et, tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes » (p. 59).

II — LA CONCEPTION « RÉALISTE » DE LA RELATION LANGAGE-PENSÉE

Cette conception s'inscrit en quelque sorte en opposition à la conception idéaliste, dans la mesure où le système linguistique est perçu comme un reflet de la réalité socio-culturelle environnante d'une communauté. Cette approche a pris naissance sous l'influence plus récente des apports de la psycholinguistique et la sociolinguistique. Elle s'inscrit dans une perspective antikantienne, puisqu'elle admet l'existence d'une réalité objective qui est saisie, appréhendée et reflétée par l'esprit. Autrement dit, le monde des objets existe en dehors et indépendamment de tout esprit. Dans cette perspective, la théorie du reflet repose sur des fondements réalistes mais n'est pas pour autant matérialiste, car l'idéalisme objectif peut, dans une large mesure, soutenir la conception du reflet. Par contre, cette approche du langage ne se conçoit pas en dehors du réalisme. Si l'esprit reflète la matière, il faut nécessairement que cette matière existe objectivement, indépendamment de celui-ci ; si cette chose n'existe pas objectivement, elle en est une construction et on en revient ainsi à une conception idéaliste de la réalité.

Contrairement au modèle idéaliste, la conception réaliste a suscité de nombreuses recherches empiriques et tenta de montrer que le système linguistique, comme le système culturel, reflète plus ou moins fidèlement la réalité environnante. Lorsque des changements s'y produisent, ceux-ci se répercutent fort probablement au niveau du système linguistique. Cette affirmation ne nie pas pour autant que le système linguistique oriente, au même titre que les autres modèles culturels, l'appréhension et la pensée vers certaines voies habituelles. Le langage n'est pas, comme dans la conception idéaliste, l'élément moteur et déterminant de la pensée, il devient un modèle culturel au même titre, par exemple, que la religion.

Une des études les plus célèbres sur la théorie du reflet est probablement celle de Brown et Gilman (1960) portant sur les modifications linguistiques, suite à des changements sociaux. Cette recherche concerne, entre autres, l'utilisation des pronoms *tu* et *vous* en fonction des changements sociaux survenus dans les périodes de la Féodalité, la Renaissance, la Réforme, la Révolution française, le libéralisme du XIX^e siècle et la démocratisation du XX^e siècle. Chacune de ces périodes a eu une influence décelable et cumulative. Ces bouleversements sociaux ont provoqué une utilisation différentielle du *tu* et du *vous*, pour les communications inter et intra classes sociales, de façon sélective pour indiquer respectivement des ressemblances ou des différences de solidarité ou des ressemblances et des différences de solidarité et de pouvoir plutôt que des différences de pouvoir seulement, comme c'était le cas au début du Moyen Âge.

Plusieurs études ont démontré à différents niveaux (morphologique, phonologique, syntaxique, lexical) la véracité de la théorie du reflet ; déjà en 1894, Lafargue, dans un article peu connu, montrait comment la Révolution française avait eu une influence sur le niveau lexical du français, et plus particulièrement sur l'apparition de nouveaux mots comme démocratiser, pamphlétiser, mystifier, déshumaniser et sur les résistances de l'aristocratie à les accepter. Les recherches de Epstein (1959) sur le renouvellement lin-

guistique par les emprunts, de Weinreich (1953) sur les éléments non germaniques du yiddish, de Howell (1965, 1968) sur l'emploi des pronoms personnels au Japon, de Friederich (1966) sur le changement des termes de parenté provoqué par la révolution russe, de Basso (1967) sur la terminologie anatomique des Apaches de l'ouest et l'application qu'ils en font aux pièces de voiture, démontrent toutes que le système linguistique est en étroite relation avec la réalité socio-culturelle. Toutes ces recherches tendent à prouver qu'on ne peut, contrairement à ce que prétendait Whorf, soutenir sans nuance la relativité linguistique, puisqu'elles établissent que les classifications sémantiques sont sujettes à modification, à extension, et à contraction en fonction des transformations dans la réalité socio-culturelle. Simultanément, ces études font ressortir que ces différentes composantes du système linguistique sont le reflet du monde environnant. Comme le souligne Fishman (1971), la théorie du reflet s'avère au point de vue heuristique, beaucoup plus utile et efficace, bien que l'on ne puisse négliger la contrainte qu'exerce sur la pensée les composantes du système linguistique. Dans les faits, le système linguistique contient, entre autres, un inventaire des intérêts et des préoccupations de ceux qui l'emploient à un moment donné. Si certains traits ne sont pas partagés par tous les membres de la communauté cela peut être l'indice des réseaux de la communication dans celle-ci. D'ailleurs, Weinreich (1953) a largement démontré que, non seulement un système linguistique reflète la société de ses interlocuteurs, mais que réciproquement, les données de la vie sociale sont de la plus grande importance pour comprendre l'usage linguistique et l'évolution du système linguistique partagé par une communauté.

En revanche, cette approche de la relation système linguistique et manière de penser soulève certaines ambiguïtés qui se situent au niveau même de ses fondements. En effet, Helena Eilstein, que cite Schaff (1969), attire l'attention sur le fait que la notion de « reflet » peut prendre diverses significations qui renvoient toutes à une philosophie de la réalité et de l'appréhension du monde des objets. La première acception du terme « reflet » se réfère à l'établissement d'une relation causale entre les excitations provenant du monde matériel et les actes de la pensée qu'elles provoquent. Cette notion s'inscrit ici dans une perspective *génétique*. La deuxième renvoie au rapport qui s'établit entre les actes de la pensée et les composantes de la société qui les déterminent ; autrement dit, les rapports sociaux exercent une influence formatrice sur le style cognitif de l'individu. Le terme « reflet » prend dans ce cas un sens plus *sociologique* (nous reviendrons dans la troisième partie sur cette idée) qui peut avoir diverses interprétations selon l'orientation sociologique. La dernière acception se situe au niveau gnoséologique, c'est-à-dire une relation cognitive spécifique qui s'établit entre les contenus de certains actes de la pensée et leur correspondance avec la forme des éléments définis du monde matériel.

Cette distinction apporte des éléments intéressants puisqu'elle permet de voir où se situe le langage par rapport au style cognitif et plus précisément, soulève les fondements sur lesquels reposent le développement et l'orientation de celui-ci. Une citation de Eilstein permet de voir comment, d'une façon plus concrète, chacune de ces acceptations peut expliquer l'orientation du style cognitif :

« Quand nous disons qu'une théorie « reflète », exactement ou inexactement, un certain état de choses, nous entendons par là qu'elle énonce sur cet état de choses un jugement vrai ou faux (le mot refléter étant employé dans ce cas au sens gnoséologique). Quand nous disons qu'une théorie « reflète » les intérêts, les opinions, les attitudes d'une classe sociale, nous entendons par là que la naissance, le développement et la propagation de cette théorie sont conditionnés par l'existence d'une classe qui possède ces intérêts, ces tendances et ces attitudes, d'une classe dont l'avant-garde intellectuelle utilise cette théorie soit en tant que source de directives pratiques pour la lutte de classes, soit en tant qu'instrument de propagande, soit naturellement, en tant que l'un et l'autre ; (le mot « refléter » étant employé dans ce cas au sens sociologique) » (in Schaff, 1969, p. 207).

Toutes ces définitions de la notion de « reflet » ont en commun d'admettre l'existence d'une réalité objective et sont en ce sens réalistes, mais ne sont pas nécessairement matérialistes. Elles admettent toutes aussi une dépendance génétique, c'est-à-dire une liaison étroite entre l'appréhension et la réalité objective qui la provoque et, plus précisément, une relation de cause à effet entre la réalité des objets et des rapports sociaux et la manière de penser, c'est-à-dire le style cognitif. De plus, elles soutiennent un rapport de conformité (Schaff, 1969) entre le contenu de l'appréhension et la réalité. Cependant, elles se distinguent lorsqu'on fait intervenir la dimension de la correspondance entre le reflet et la pensée, c'est-à-dire que l'appréhension de la réalité provoque une intériorisation de celle-ci et par cette intériorisation, la réalité devient une réalité intériorisée qui est par analogie au concret-pensé de Marx, un concret-intériorisé différent du concret *in se*. Comme le souligne Althusser (1969), la démarche qui produit le concret-intériorisé se passe tout entier dans la pratique théorique qui s'abstrait du concret lui-même.

Dans le rapprochement du style cognitif avec le système linguistique, la théorie du reflet a l'avantage, contrairement à la conception idéaliste, de faire ressortir, comme variable intermédiaire, l'environnement socio-culturel. L'analyse de cet environnement, par contre, est faite d'une façon statique, c'est-à-dire que le développement, autant du système linguistique que de la manière de penser, n'est pas situé dans une perspective dialectique où il y a lutte entre les classes sociales pour l'appropriation et la définition du langage et du style cognitif légitimes. L'école russe, dont les principaux représentants sont Vygotski (1962) et Luria (1960, 1959, 1961) a tenté de situer la problématique de la relation langage et pensée dans une telle perspective qui dépasse dans une large mesure la théorie du reflet. À ce titre, ces auteurs prétendent que dans la phase très précoce de l'enfance (environ deux ans) le développement de la pensée et du langage, qui jusqu'alors fonctionnaient parallèlement, se rencontrent et constituent dès lors une unité. À partir de ce moment, il devient impossible (ou presque) de les disjoindre et tout acte de pensée implique l'emploi d'une langue définie, d'une langue en principe formée et assimilée par l'individu au cours de la communication intersubjective. Il devient

donc impossible de penser si, suite à la période de socialisation et d'éducation de l'enfant, il n'a pas appris à se servir d'une langue ; la pensée consiste à penser dans une certaine langue.

Par ailleurs, la pensée et la manière de penser (donc le style cognitif) sont un produit social, c'est-à-dire qu'elles se développent à partir non seulement de l'utilisation d'une langue, mais encore des pratiques des individus. Ce n'est plus uniquement la langue qui est un produit social puisque la pensée et son développement sont aussi redevables au contexte environnant. Les résultats des recherches de Vygotski et de Luria sur le rôle directeur du système linguistique, dans la mesure où ces résultats sont analysés en tenant compte des différentes classes sociales et de leurs pratiques, permettent de mettre l'accent sur la structure sociale comme élément déterminant du système linguistique et du style cognitif. Ainsi, à la fois l'hypothèse de Whorf et la théorie du reflet qui acceptent le rôle déterminant du système linguistique sur le style cognitif, sont largement nuancés par l'insistance mise sur les rapports sociaux comme élément déterminant du style cognitif des individus, dans un deuxième temps, il est nécessaire de souligner qu'à la fois le développement et l'utilisation du système linguistique et du style cognitif s'inscrivent dans les conditions où s'actualisent les rapports sociaux. À cet égard, il semble permis d'émettre, à titre d'hypothèse, que l'utilisation différentielle du système linguistique d'une classe sociale à l'autre dépend du degré d'emprise de cette classe sur la réalité environnante. En conséquence, on peut supposer que si l'utilisation du système linguistique est différente d'une classe sociale à l'autre, il y a de fortes chances que le style cognitif le soit aussi, tenant aussi compte des pratiques en usage dans les différentes classes (nous reviendrons dans la troisième partie sur ces hypothèses).

Dans le prolongement des travaux de Vygotski, les savants soviétiques en sont arrivés à la conclusion qu'un enfant, privé de la faculté de la parole et auquel on ne transmet pas un système quelconque de signes, est condamné à une infirmité mentale durable. En poussant ce raisonnement, on en arrive à prétendre que sans un système de signes (pas nécessairement sonores) permettant la communication, la pensée n'existe pas. Il n'y aurait donc pas de pensée « pure » privée de tout lien avec un langage. Cependant, la présence du système linguistique n'est pas une condition suffisante pour justifier l'apparition de toutes les formes de style cognitif puisque celui-ci est aussi, dans une large mesure, un produit social. La faculté de parler et réfléchir ou de penser n'est innée chez l'homme que dans la mesure où celui-ci hérite de la structure de son cerveau et des organes nécessaires à la parole. Par contre, le développement de la capacité de parler et de penser, ainsi que l'utilisation d'une forme de langage et d'une manière de penser sont foncièrement un produit social qui lui est transmis, entre autres, par l'éducation. La pensée et le langage, et plus particulièrement, la manière de penser et d'utiliser le langage sont intimement liés et sont fonction du contexte social. Schaff (1969) dira de cette union qu'elle est « si organique, leur interdépendance si étroite, qu'aucun élément ne peut jamais se manifester indépendamment, sous une forme 'pure' » (p. 196). Mais cette unité est impliquée dans l'histoire même du processus

d'unification, c'est-à-dire que la pensée humaine s'est formée au cours du processus social du travail. La pensée et le système linguistique sont nés et se sont développés dans les conditions de la collaboration sociale entre les hommes. Par ailleurs, la pensée et le langage ne sont pas identifiables parce que la première utilise les représentations sensibles concrètes, leurs associations et de plus, jouit d'une relative autonomie par rapport au second.

La présente perspective dépasse largement les approches idéalistes et la théorie du reflet, mais n'est pas pour autant une conception matérialiste de la relation entre cette situation et la structure des rapports de classes dans les sociétés capitalistes. Bien au contraire, le langage et la pensée sont considérés comme des déterminants de rapports de classes puisqu'ils contribuent à modeler la culture. Autrement dit, les liens entre le système linguistique, la culture, la situation économique et les habitudes de penser ne se font pas à l'intérieur de la structure sociale. Et pourtant, à l'intérieur d'une même société plusieurs formes d'expression sont décelables, c'est-à-dire des formes différentes d'utilisation du système linguistique qui traduisent plusieurs types de rapports au langage légitime. Ces différents types naissent, se développent et prennent leur pleine dimension dans la structure sociale et, plus particulièrement, dans les rapports que les classes sociales entretiennent entre elles. Dans cette perspective, la structure des rapports de classes dans la société capitaliste engendre des formes linguistiques différentes qui ont pour fonction de transmettre la culture de classe, et partant, de conditionner les pratiques et le comportement intellectuel des individus. Comme la forme linguistique devient une variable intermédiaire entre la position de classe des individus et leur comportement intellectuel, il est peut-être permis de penser que la variable forme d'utilisation du système linguistique située dans les pratiques des individus est un indicateur de leur style cognitif.

Par contre, rares sont les auteurs (surtout chez ceux qui défendent la position idéaliste) qui avancent que la variable système linguistique ne saurait fournir toutes les indications nécessaires pour cerner le style cognitif. Il paraît utile de distinguer entre les composantes linguistiques et para-linguistiques : les premières se réfèrent explicitement au contenu et à la forme de la langue, c'est-à-dire la signification, la sélection des mots, la combinaison et l'organisation des phrases. Par les secondes, il faut entendre le contexte linguistique et économique dans lequel se développe un système linguistique donné, par exemple le français québécois dans le contexte anglais nord-américain. Nous avons tenté de démontrer (Y. Labrousse, C. Laflamme, J. Tardif, 1978) ailleurs, comment le développement d'une langue, dans sa forme et son contenu, est redevable au contexte économique-linguistique.

III — CONCEPTION MATÉRIALISTE DE LA RELATION LANGAGE — STYLE COGNITIF

L'approche matérialiste s'oppose systématiquement aux conceptions idéaliste et réaliste dans la mesure où elle repose principalement sur les pratiques des individus, et

plus particulièrement, sur les pratiques inscrites dans leur contexte socio-économique. Comme le souligne Marx (1968) dans ses thèses sur Feuerback, « le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme *d'objet* ou d'intuition, mais non en tant qu'*activité humaine concrète*, en tant que *pratique*, de façon non subjective. C'est ce qui explique pourquoi l'aspect *actif* fut développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme — mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, concrète, comme telle » (p. 137). Ni l'appréhension, ni l'intériorisation du monde environnant par l'homme, ne se fait à partir de ses idées, mais bien plutôt à partir d'une action de transformation de la réalité. À ce titre, la connaissance n'est pas un reflet passif de la réalité, mais un mode actif d'appréhension de la réalité objective. La connaissance nécessite donc la pratique humaine sous toutes ses formes. Cette approche de la réalité et de la connaissance réduit à l'état de dépendance, à la fois la réalité et l'homme connaissant, c'est-à-dire fait ressortir que, autant les contenus que les manières de les appréhender dépendent non seulement des pratiques des individus, mais encore des ressources en savoir et en expérience dont ils disposent. À partir d'un tel point de vue, une même réalité peut être et est différemment perçue par des hommes différents, étant donné leurs pratiques différentes.

Le système linguistique, dans cette perspective, devient lui-même un produit de la pratique de la communication intersubjective. Puisque ce système est un moyen de communication entre les hommes, il prend donc sa source dans les rapports que les hommes entretiennent entre eux. Quant aux formes de rapports, ils prennent naissance dans la production des hommes :

« Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience » (Marx, 1957, p. 4).

Dans cette citation, on remarque que la dialectique est remise sur ses pieds puisque, contrairement aux approches idéaliste et réaliste, c'est l'activité réelle des hommes qui détermine leur style cognitif et leur forme d'utilisation du système linguistique. Pour Marx, ce ne sont pas les idées qui déterminent la réalité, mais bien au contraire, c'est la réalité qui produit le monde des idées. Mieux, c'est par leur pratique que les hommes développent leur pensée, c'est-à-dire leur manière d'appréhender et d'intérioriser la réalité objective.

De plus, cette appréhension s'inscrit dans un mouvement dialectique car les hommes, par leurs actions sur la réalité changent les conditions matérielles, la société, et en retour, se changent eux-mêmes. Comme l'homme se développe à partir de ce qu'il fait, il est en définitive le produit de son produit. Aucune idée, aucun système théorique, aucune manière de penser n'existe de manière autonome (si ce n'est que d'une relative autonomie) et ces idées ne peuvent être comprises qu'en étant mises en rapport avec les conditions sociales dans lesquelles vivent les hommes qui les produisent. Dans cette conception matérialiste, la manière et ce que pensent les hommes sont le produit de l'être social qu'ils sont.

Par ailleurs, la manière d'appréhender la réalité objective s'inscrit aussi dans la réalité sociale. Lorsqu'on est en présence d'une formation sociale divisée en classes, la classe dominante, à partir des types de rapports qu'elle entretient avec la classe dominée, produit, entre autres, un système de valeur et une idéologie qui se transmettent principalement par le système linguistique et qui justifient sa domination. De plus, ce système de valeurs et cette idéologie ont pour but de la présenter comme universelle, nécessaire, voire indispensable. Par ce système, elle cherche à fixer les règles et les normes de comportement de tous les membres de la société de telle sorte que sa position de domination ne soit pas remise en question par quoi que ce soit :

« Chaque nouvelle classe qui prend la place de celle qui dominait avant elle est obligée, ne fut-ce que pour parvenir à ses fins, de représenter son intérêt comme l'intérêt commun de tous les membres de la société ou, pour exprimer les choses sur le plan des idées : cette classe est obligée de donner à ses pensées la forme de l'universalité, de les représenter comme étant les seules raisonnables, les seules universellement valables » (Marx, 1968, p. 77).

Cette nouvelle classe doit préalablement prendre possession des moyens de production qui sont l'élément essentiel des bases du pouvoir. À partir de cette prise en main, elle pourra développer et propager ses intérêts comme intérêts universels :

« La classe qui dispose des moyens de production matérielle dispose du même coup des moyens de production intellectuelle, si bien que l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante » (Marx, 1968, p. 74).

La forme et le contenu de cette production se définissent à partir de la lutte des classes, car, à moins d'être en présence d'une situation ultra-fasciste, la classe dominée lutte pour s'approprier ce que Touraine (1973) appelle la définition du modèle culturel, c'est-à-dire les orientations que doit prendre le développement de la société. L'implantation de la production intellectuelle ne se fait donc pas d'une manière mécanique, mais s'inscrit, au contraire, dans un mouvement dialectique dont la lutte des classes en est la manifestation.

L'article de N. Bisseret (1974) montre clairement d'ailleurs, l'importance d'implanter, entre autres, un nouveau vocabulaire et de nouvelles formes grammaticales lorsqu'une classe en renverse une autre au pouvoir. Son analyse se situe plus particulièrement au niveau des changements subis par le système linguistique, au fur et à mesure du remplacement de l'aristocratie par la bourgeoisie française. L'analyse des changements linguistiques, contrairement à la thèse des adeptes de la théorie du reflet, doit procéder au préalable à l'étude des rapports de production et des rapports sociaux qui, en raison de leur caractère antagonique, donnent naissance à diverses représentations ou visions du monde, de sorte qu'en définitive, beaucoup de changements linguistiques résultent de la lutte des classes. Mais, il ne faut pas croire que ce processus s'effectue par le jeu mécanique des structures et la force des choses. Engels s'explique clairement sur ce sujet :

« Le développement politique, juridique, philosophique, religieux, littéraire, artistique, etc., est fondé sur le développement économique. Mais toutes ces sphères réagissent les unes sur les autres et aussi sur le fondement économique. La situation économique n'est pas la seule cause active, tandis que tout le reste n'aurait qu'un effet passif. Il y a plutôt interaction entre les sphères sur la base de la nécessité économique qui prédomine toujours en fin de compte » (cité par F. Dumont, 1974, pp. 24-25).

Cette approche de la relation système linguistique — style cognitif implique donc une causalité multiple, à la fois hiérarchisée et dialectisée. Plusieurs variables interviennent dans la dialectique historique du développement du système linguistique et du style cognitif, c'est-à-dire qu'à l'intérieur de la lutte des classes, les appareils politiques jouent un rôle actif et peuvent entraver les changements du système linguistique : par exemple, au Québec dans les années cinquante, le système d'enseignement s'opposait farouchement à l'étude des textes en « joual » dans les cours de français. Le langage dominant n'est pas inoffensif quant au développement du langage des classes dominées, car une de ses fonctions consiste précisément à détourner ces classes de la prise de conscience de leur subordination. À ce titre, le système linguistique influence le style cognitif dans la mesure où il est conçu comme une composante de l'action, dans ce sens il est un outil :

« Le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi et, tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes » (Marx, 1968, p. 43).

C'est plus particulièrement dans les types de commerce et d'échange avec d'autres hommes que le langage prend sa pleine dimension. En effet, dans une société divisée en classes, l'appropriation du langage légitime repose, en dernière analyse, sur la position qu'occupent les individus dans le rapport de classes :

« Il est d'autant plus facile au bourgeois de prouver en utilisant la langue qui lui est propre, l'identité des relations mercantiles et individuelles ou encore des relations humaines en général, que cette langue est elle-même un produit de la bourgeoisie et que, par conséquent, dans le langage comme dans la réalité, on a fait des rapports du commerçant la base de tous les autres rapports humains » (Marx, p. 85).

À première vue, la langue peut donc paraître une superstructure au même titre que l'idéologie et la religion, mais elle ne se divise pas, selon les structures des classes, en langue de classe avec leurs propres grammaires de classes. Comme le souligne Balibar (1966) « si la langue est indifférente à la division des classes et à leur lutte, il ne s'en suit pas que les classes soient indifférentes à la langue ». L'utilisation de celle-ci est différente d'une classe sociale à l'autre parce qu'elle est déterminée par le champ de leur antagonisme. Autrement dit, l'indifférence du système linguistique à l'égard de la lutte des classes caractérise son autonomie relative, et le fait que les classes ne soient indifférentes au système linguistique se traduit dans l'utilisation de la langue qui s'inscrit dans un rapport idéologique de classes. Les formes d'utilisation du système linguistique ne sauraient prendre leur origine et se développer dans le sujet parlant. Néanmoins, elles se réalisent nécessairement dans ce même sujet ; cette apparente contradiction renvoie à la manière dont se développent ces formes d'utilisation, c'est-à-dire les rapports de classes et les conditions matérielles de production.

Une des grandes difficultés actuelles des théories sur l'étude de la production linguistique réside dans une double contradiction : premièrement, elles s'appuient sur l'illusion du sujet idéaliste créateur et propriétaire de sa production, désincarnant ainsi le sujet à travers l'idée d'un sujet énonciateur porteur de choix, d'intentions, de décisions. Deuxièmement, elles n'ont pas réussi à dépasser la vision du système linguistique comme reflet de la réalité, pour l'inscrire plutôt dans une production, dans la pratique des individus qui a lieu dans un contexte qui est toujours baigné d'idéologie et partant, son utilisation devient un support de l'idéologie. Ainsi, l'utilisation de la langue s'inscrit dans une formation sociale qui repose sur un mode de production dominant. Il est nécessaire à son maintien qu'elle reproduise les conditions de sa production. L'école, à ce titre, joue un rôle primordial de socialisation, dans le sens où elle doit transmettre des « savoir-faire » qui permettent la reproduction de la main-d'œuvre. Cette reproduction, estime Althusser (1970) se fait entre autres, par l'apprentissage du « bien parler français », du bien « rédiger », c'est-à-dire « bien commander » aux ouvriers et à ceux-ci, « bien respecter » l'autorité. Autrement dit, l'école socialise à « l'assujettissement à l'idéologie dominante ». L'école, au niveau de la légitimation d'une forme particulière d'utilisation du système linguistique, participe actuellement à la reproduction de la qualification de la main-d'œuvre et à la reproduction de son assujettissement à l'idéologie dominante.

De plus, dans une formation sociale divisée en classes, l'école reprend à son compte le système linguistique légitime, non pas d'une façon statique, mais bien dans

une perspective dialectique. Car, le pouvoir et l'importance d'une langue valent ceux qui la parlent, et plus précisément, ils sont fonction de l'autorité et du pouvoir dans les rapports de production et idéologiques des détenteurs de ceux-ci. Cette situation s'actualise principalement dans le système d'enseignement parce que c'est lui qui légitime le langage en usage dans une société par la formation qu'il dispense auprès des usagers. Le système d'enseignement reprend le langage légitime et le rend légitime auprès des usagers. Pour expliquer le rôle légitimant du système d'enseignement, voyons à travers l'exemple suivant comment il s'effectue : il n'est plus rare de voir, dans les cours de français du secondaire et du Cegep, l'étude des auteurs qui s'expriment en français québécois. Ce faisant, ce type d'utilisation du système linguistique est sensiblement plus accepté dans la société. Cependant, la seule forme d'utilisation reconnue, parce que véhiculée par une certaine fraction de classe, est celle qui se rapproche du français « universel » imprégné de quelques québécismes. Cette forme d'utilisation est d'ailleurs la seule reconnue par le système d'enseignement ; Bourdieu (1977) écrit que « lorsqu'une langue domine le marché, c'est par rapport à elle, prise comme norme, que se définissent les prix attribués aux autres expressions et du même coup la valeur des différentes compétences » (p. 23). Même si les membres de cette fraction de classe ont à l'occasion (pour faire « simple » ou encore « peuple ») un usage délibérément ou accidentellement relâché du langage, leur discours n'est jamais pour autant investi de la même valeur sociale que le langage des membres des autres classes sociales. Bien souvent, ce relâchement se situe davantage au niveau phonétique ou lexical qu'au niveau grammatical ou syntaxique.

Par ailleurs, le système linguistique et le style cognitif, dans une perspective matérialiste, sont le produit d'une réalité sociale, et plus précisément, du rapport entre les classes sociales. De plus, le langage devient une actualisation du style cognitif, dans la mesure où c'est par lui que l'individu est socialisé dans sa classe d'appartenance, c'est-à-dire qu'il acquiert les valeurs et la culture de sa classe. Les études de Bernstein (1970, 1973) montrent, malgré l'absence d'une analyse des rapports de classes pour l'appropriation de l'utilisation légitime du système linguistique, comment l'acquisition d'une forme de langage influence le style cognitif des individus. Ainsi, ces recherches font ressortir que, par l'intermédiaire du langage utilisé lors de la socialisation des jeunes, les enfants sont, en fonction de leur classe sociale d'origine, ou bien intéressés à la reconnaissance d'événements les uns à la suite des autres, sans rechercher les liens entre eux, ou bien intéressés par la structure, la matrice des éléments des composantes d'une situation ou d'un stimuli. Comme dans ce dernier cas l'enfant s'intéresse aux structures, cette situation le conduit à l'organisation formelle de son environnement autant dans le temps que dans l'espace, ce qui le conduit à la formation du concept interprétatif. Ce n'est pas principalement le langage qui est responsable d'un tel style cognitif, c'est bien plutôt les pratiques des parents qui font en sorte qu'ils utilisent une forme particulière du système linguistique. Cette forme peut avoir une influence sur le style cognitif dans la mesure où elle est située dans les pratiques des parents. La

variable « pratique » est la plus influente parce qu'elle relève des rapports sociaux de production. Étant donné la position des ouvriers dans les rapports de production, il y a de fortes chances qu'ils développent, comme le soulève Bernstein, un discours axé sur le collectif plutôt que sur l'individuel, le concret plutôt que l'abstrait (la chaîne de montage ne favorise pas nécessairement le discours abstrait), l'expression de l'essentiel plutôt que la description détaillée des processus, les données immédiates plutôt que l'analyse des motifs. Les formes de pratiques et les types de relations sociales que les ouvriers entretiennent entre eux et avec les patrons influencent, dans une large mesure, le choix, le moment et la manière de dire, et partant, déterminent, au niveau de la syntaxe et du vocabulaire, les choix des locuteurs. Ces ouvriers transposent ces situations dans leurs pratiques éducatives auprès de leurs enfants. Comme la forme d'utilisation du système linguistique est un puissant instrument de socialisation, il y a de fortes chances que l'enfant intériorise une partie de sa position de classe par l'intermédiaire de la forme d'utilisation du système linguistique qui lui est transmise. À ce titre, les pratiques de travail des parents peuvent influencer l'orientation du développement du style cognitif de l'enfant, c'est-à-dire la manière d'appréhender et d'intérioriser son environnement.

D'autre part, la forme d'utilisation de la langue s'inscrit dans l'ensemble des pratiques éducatives des parents, lesquelles s'inscrivent elles-mêmes dans la structure des rapports sociaux. Les relations que les parents entretiennent avec leurs enfants sont en quelque sorte le prolongement de celles qu'ils véhiculent dans leur milieu de travail et dans les autres institutions qui ont pour but de les assujettir à l'idéologie dominante. En conclusion, la relation entre la forme d'utilisation du système linguistique et l'orientation du style cognitif s'établit donc par l'intermédiaire de la structure des rapports sociaux, et plus précisément, de la position que les individus occupent dans les rapports de classes. Une approche matérialiste montre que cette relation repose, en dernière analyse, sur les rapports de production puisqu'autant la forme de langue que la manière de penser dépendent des conditions dans lesquelles s'actualisent les formes de production. Nos recherches empiriques tenteront de démontrer que si la forme d'utilisation du français au Québec influence l'orientation du style cognitif et, partant, la réussite scolaire, cette forme d'utilisation est due, dans une large mesure, à la position de classe des acteurs sociaux. À cet égard, les pratiques éducatives des parents, tant au niveau du contenu véhiculé que de la forme de langage utilisée prennent de l'importance dans le développement du style cognitif de l'enfant. La confrontation du style cognitif de l'enfant avec celui privilégié dans le milieu scolaire devrait permettre de comprendre et d'expliquer l'échec et la réussite scolaire ainsi que les véritables raisons de la sélection.

BIBLIOGRAPHIE

- Althusser, L., *Pour Marx*. Paris : Maspero, 1969.
- Althusser, L., « Idéologie et appareils idéologiques d'état », *La Pensée*, juin 1970.
- Balibar, E., « Marxisme et linguistique ». *Cahiers marxistes-léninistes*. No 12-13, 1966, 21-22.
- Basilus, H. (1952). « Neo-Humboldtian Ethno-Linguistics », in J.A. Fishman (1971). *Sociolinguistique*. Paris : Nathan.
- Basso, K.H., « Semantic aspects of linguistic acculturation ». *American Anthropologist*, 69, 1967, 471-477.
- Bernstein, B., *Class, codes and control*. London : Paladix, 1978.
- Bernstein, B., *Langage et classes sociales*. Paris : Minuit, 1970.
- Bisseret, N., « Classes sociales et langage : au-delà de la problématique privilège/handicap ». *L'homme et la société*, 37, 38, 1975, 247-270.
- Bisseret, N., « Langage et identité de classe : Les classes sociales 'se' parlent ». *L'année sociologique*. 25, 1974, 237-264.
- Bloomfield, L., *Language*. New Heaven : Yale University Press, 1933.
- Bourdieu, P., « L'économie des échanges linguistiques ». *Langue française*. 34, 1977, 17-34.
- Brown, R.W., Gilman, A., « The pronouns of power and solidarity », in Sebeok, T.A. (Ed.) *Style and Language*. Cambridge : Technology Press of MIT and Wiley, 1960, 253-276.
- Calvet, L.J., *Linguistique et colonialisme*. Paris : Payot, 1974.
- Calvet, L.J., *Pour et contre Saussure*. Paris : Payot, 1976.
- Chomsky, N., *Current issues in linguistic theory*. La Haye : Mouton, 1964.
- Chomsky, N., *Le langage et la pensée*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1969.
- Dumont, F., *Les idéologies*. Paris : Presses Universitaires de France, 1974.
- Epstein, A.L., « Linguistic innovation and culture on the copperbelt, Northern Rhodesia ». *Southwestern Journal of Anthropology*. 15, 1959, 235-253.
- Fishman, J.A., *Readings in the sociology of language*. Paris : Mouton, 1972.
- Fishman, J.A., *Sociolinguistique*. Paris : Nathan, 1971.
- Friederich, P., « The linguistic reflex of social change : from Tsarist to Soviet Russian Kinship ». *Sociological Inquiry*, 36, 1966, 159-185.

- Furth, H.G., *Thinking without language*. New York : Free Press, 1966.
- Hirsbrunner, M., Fiala, P., « Les limites d'une théorie soussurienne du discours et leurs effets dans la recherche sur l'argumentation ». *Travaux du centre de recherches sémiologiques*. Neuchâtel. (13) 1972, 37 p.
- Hoiser, H., « The relation of language to culture », in *Anthropology Today*. Chicago : Chicago University Press, 1953.
- Howell, R.W., « Linguistic choice and levels of social change ». *American anthropologist*. 70, 1968, 553-559.
- Howell, R.W., « Linguistic status markers in Korean ». *Kroeber anthropological society papers*. 55, 1965, 91-97.
- Klockhohn, C., Leighton, D., *The Navaho*. Cambridge, 1947.
- Lafargue (1894). « La langue française avant et après la révolution », in Calvet, L.J. (1977). *Marxisme et linguistique*. Paris : Payot. 77-144.
- Lafamme, C., Tardif, J., « Style cognitif : conceptualisation et interprétation innovatrices ». *Revue internationale de psychologie appliquée*, 27, n° 1, 1978.
- Lawton, D., « Social class differences in language development : a study of some samples of written work ». *Language and speech*. 6, 1963, 120-143.
- Lawton, D., « Social class language differences in group Discussions ». *Language and speech*. 7, 1964 a, 183-204.
- Lawton, D., *Social class language differences in individual interviews* (non diffusé), 1964 b.
- Loban, W., *Language ability*. U.S. Department of Health, Education and Welfare Office of Education, 1966.
- Luria, A.R., *The role of speech in the formation of mental process*. Londres : Pergamon Press, 1960.
- Luria, A.R., *The role of speech in the regulation of normal and abnormal behavior*. Londres : Pergamon, 1961.
- Luria, A.R., Yudovitch, F., *Speech and the development of mental processes*. Londres : Staples Press, 1959.
- Marx, K., *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris : Éditions sociales, 1957.
- Marx, K., Engels, F., *L'idéologie allemande*. Paris : Éditions Sociales, 1968.
- Marx, K., Engels, F., *L'idéologie allemande*. Paris : Éditions Sociales, 1976.

- Pecheux, M., Fuchs, C., « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours ». *Langages*. 37, 1975, 7-80.
- Pecheux, M., *Les vérités de la palice*. Paris : Maspero, 1975.
- Piaget, J., *Le langage et la pensée chez l'enfant*. Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1923.
- Piaget, J., « Le langage et la pensée », in *Six études de psychologie*. Genève : Gonthier, 1964.
- Richelle, M., *L'acquisition du langage*. Bruxelles : Ed. Charles Dessart, 1971.
- Robin, R., *Histoire et linguistique*. Paris : Colin, 1973.
- Rouzier-Labrousse, Y., Laflamme, C., Tardif, J., « *Langue française de classe ou langue française colonisée : la situation québécoise* ». Texte photocopie du Collectif de recherche sur les occupations, janvier 1978.
- Sapir, E., « Conceptual categories in primitive languages ». *Science*. Vol. 74, 1931, 561-582.
- Sapir, E., *Linguistique*. Paris : Minuit, 1968.
- Sapir, E., « The status of linguistics as a science » in *Selected writings of Edmond Sapir*. Los Angeles : University of Berkeley Press, 1958.
- Schaff, A., *Introduction à la sémantique*. Paris : Éditions Anthropos, 1969.
- Schaff, A., *Langage et connaissance*. Paris : Éditions Anthropos, 1969.
- Skinner, B.F., *Verbal behavior*. New York : Appleton Century Crofts, 1957.
- Touraine, A., *Production de la société*. Paris : Seuil, 1973.
- Turner, G.J., Pickvance, R.E., « Social class differences in the expression of uncertainty in five-year-old children ». *Language and speech*. 14, 1971, 303-325.
- Vygotsky, L.S., *Thought and Language*. New York : Wiley, 1962.
- Weinreich, M. (1953). « Yiddishkayt and Yiddish : on the impact of religion on language in Ashkenazic jewry », in Fishman, J.A. (1972), *op. cit.*, 382-413.
- Whorf, B.L., *Language, thought and reality*. Ed. by J.B. Carroll. Cambridge : M.I.T. Press, 1956.
- Whorf, B.L., « Science and linguistics ». *Technology Review*. 44, 1940, 229-248.
- Whorf, B.L., « The relation of habitual thought to behavior and to language », in Speier, L. (Ed.) *Language, culture and personality*. Menasha : Sapir Memorial Publication Fund. 1941, 75-93.
- Whorf, B.L., *Linguistique et anthropologie*. Paris : Denoël/Gonthier, 1956.